

Changer d'alphabet

LE NŒUD GORDIEN
COLLECTION FONDÉE PAR

*Lucien Bély
Claude Gauvard
Jean-François Sirinelli.*

DIRIGÉE PAR
*Vincent Azoulay
Johann Chapoutot
Pierre Cosme
Marie Dejoux
Jérémie Foa
Claire Fredj
Claude Gauvard
et Hervé Leuwers.
Coordonnateur :
Olivier Coquard*

*Les ouvrages publiés au sein de la collection « Nœud gordien »
sont en prise avec les grandes questions et débats historiographiques.
Cette exigence scientifique se double d'une volonté de mettre en valeur
des sujets encore peu explorés.*



Changer d'alphabet

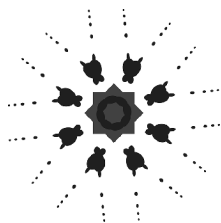
Turquie, 1850-1950

EMMANUEL SZUREK



Ouvrage publié avec le soutien de l'École des Hautes études en sciences sociales,
du CETOBaC et de l'IISMM

L'ÉCOLE
DES HAUTES
ÉTUDES EN
SCIENCES
SOCIALES



CETOBaC
Centre d'études turques,
ottomanes, balkaniques et
centrasiatiques



Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle.
La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

ISBN 978-2-13-088606-8

ISSN 1242-5087

Dépôt légal — 1^{re} édition : octobre 2026
© Presses universitaires de France, 2026
5, allée de la deuxième D.B., 75015 Paris

Note sur la prononciation du turc

e se prononce « è », comme dans « ascèse ».

ı est une voyelle absente du français ; elle se rapproche du *e* de « je », mais se prononce plus en arrière dans la bouche et sans arrondir les lèvres.

ö se prononce « eu », comme dans « jeu ».

u se prononce « ou », comme dans « hibou ».

ü se prononce « u » comme dans « ubuesque ».

c se prononce « *dj* » comme dans « Djamel ».

ç se prononce « *tch* » comme dans « tchèque ».

g est toujours dur, comme dans « grammaire ».

ğ ne se prononce généralement pas ou allonge ou modifie légèrement la voyelle qui le précède : *beyoğlu* se prononce approximativement « beyolou ».

h est toujours expiré comme dans « Hamburg ».

On roule le *r*.

s est toujours dur, comme dans « social ».

ş se prononce « *ch* », comme dans « chimère ».

y est une consonne, il se prononce comme dans « yoga ».

Note sur la translittération

Sauf indication contraire, les termes ottomans et turcs apparaissent selon l'usage orthographique du turc contemporain, dans sa forme la plus simple, qui est un héritage direct des choix opérés par le gouvernement turc en 1928. Je n'ai donc pas retenu la translittération savante élaborée par l'érudition orientaliste au début du XX^e siècle (puis adaptée à la graphie du turc romanisé), mais une transcription qu'on pourrait qualifier de cibliste, privilégiant la lisibilité pour le lecteur non spécialiste. Conformément à l'usage actuel, les titres d'œuvres en turc sont donc munis de majuscules, y compris lorsqu'ils désignent des ouvrages parus avant 1928 en caractères arabes, graphie qui ne distingue pas les majuscules des minuscules. J'écris ainsi *Kavaid-i Osmaniye* plutôt que *Ḳavā'id-i 'osmāniyye* et *Tasvîr-i Efkâr* plutôt que *Tasvîr-i efkâr*. De même, j'écris *millî* et non *millî* (« national »), *Türki* et non *Türkî* (« turc », « turcique »), *Fransevi* plutôt que *Fransevi* (« français »). Je conserve néanmoins certains circonflexes lorsqu'ils correspondent à une prononciation spécifique ou bien à une orthographe encore en usage de nos jours : Kâzım Karabekir (pour marquer la palatalisation : « Kiazeum ») ; Hasan Âli Yücel (pour marquer la longueur de la voyelle).

S'agissant des noms propres spécifiquement, je me conforme à l'orthographe turque sauf s'il s'agit de formes consacrées dans l'usage français : Abdulhamid plutôt qu'Abdülhamid, Abdulmedjid plutôt qu'Abdülmecit. Il est de même question de Mahmoud II, de Fuad Pacha ou encore d'Ahmed Cevdet Pacha, plutôt que de Mahmut II, Fuat Paşa et Ahmet Cevdet Paşa. Je me réfère à Atatürk plutôt qu'à Atatürk, à Sinope plutôt qu'à Sinop, à Izmir plutôt qu'à İzmir, sans

m'interdire, quand le contexte s'y prête, de recourir au toponyme français Smyrne.

Ces choix admettent évidemment une part d'arbitraire. Ils tiennent cependant compte du fait que les pratiques contemporaines de translittération et d'accentuation en turc, y compris savantes, ne sont pas neutres : en même temps que les compétences philologiques des scribes, elles traduisent des affinités politiques, aussi bien que des pratiques de distinction.

Préface

C'est un joyau que ce livre. Il a pris forme à partir d'une thèse rédigée en 2013, dont j'ai eu le privilège de suivre la métamorphose jusqu'à l'ouvrage remarquable qu'il est devenu. Entre la soutenance et la publication, Emmanuel ne l'a jamais lâchée. À la manière d'un jardinier de bonsaï, il a patiemment orienté certaines branches dans telle direction et minutieusement taillé les autres. Le résultat final, que j'ai lu et que vous lirez bientôt, est le fruit de longues années d'amour dévoué et d'une touche, peut-être, d'obsession ; de l'un ou de l'autre, je ne saurais dire exactement lequel l'a emporté.

Imposée par décret, la romanisation du système d'écriture turc a d'emblée retenu l'attention des observateurs occidentaux, à commencer par l'immense Arnold Toynbee, qui lui consacra une section dans son *Survey of International Affairs* pour l'année 1928. La bibliographie de ce livre témoigne des nombreux travaux qui ont suivi. À son tour, Emmanuel rejoint ainsi la caravane des Occidentaux fascinés par cette question, de Toynbee à Geoffrey Lewis en passant par Uriel Heyd et Jacob Landau. Il intègre cette auguste compagnie fort de ce qui est sans doute l'étude la plus complète, à ce jour, de la romanisation du turc, et peut-être comme le dernier représentant en date d'une lignée de savants français attirés depuis Volney par la question des alphabets.

En tant que Turc, je me suis habitué à être un objet de fascination pour les Occidentaux. Voilà qui m'évoque immédiatement, si je puis m'autoriser une digression, l'un des débats les plus célèbres de l'anthropologie, dit du capitaine Cook. James Cook arrive à Hawaï en novembre 1778, où il est reçu par des milliers d'insulaires : on l'accueille avec munificence, on le fête, on l'admet au jeu des échanges de

cadeaux ; son équipage et lui séjournent sur place quelque temps avant de reprendre leur exploration de la région. Quelques mois plus tard, des vents violents endommagent le mât du navire, et Cook décide de revenir à Hawaï afin de le réparer, très certainement imprégné du souvenir chaleureux de l'accueil reçu. Cette fois, pourtant, l'attitude des habitants a changé : des escarmouches éclatent presque immédiatement, Cook est capturé et tué avec plusieurs de ses hommes, et il est probable que son corps ait été rituellement dépecé, puisque ce qui reste de l'équipage ne parvient – au terme d'un face-à-face tendu – à ne récupérer de lui que quelques ossements et une main sectionnée. Que s'est-il donc passé ? Et comment expliquer un tel revirement ?

Marshall Sahlins, de l'université de Chicago, a proposé en 1996 une interprétation dans son livre *How « Natives » Think : About Captain Cook*. Son explication, en deux mots, est que la première visite de l'explorateur britannique avait coïncidé avec la fête du dieu Lono, et que les insulaires l'avaient littéralement pris pour la divinité ; son second passage, en revanche, venait bousculer le calendrier rituel, si bien que sa présence, désormais, n'était plus tolérée. L'argument général est que la rationalité est ancrée culturellement : il ne nous est donné de « comprendre » des actions qu'en les resituant dans un jeu de significations locales. Cette interprétation a été contestée dès 1997 par Gananath Obeyesekere. Dans *The Apotheosis of Captain Cook : European Mythmaking in the Pacific*, l'anthropologue de Princeton défend au contraire l'idée que la rationalité est universelle et ne saurait donc se morceler en archipels culturels : Cook et ses hommes, avec leurs incessantes demandes d'approvisionnement pendant le premier séjour, avaient dû mettre les ressources limitées de l'île à rude épreuve, au point qu'à leur retour ils avaient tout simplement outrepassé les limites de l'hospitalité.

Revenons à la Turquie. La réforme – ou révolution – turque de l'alphabet offre un cas encore plus complexe que l'assassinat du capitaine Cook. Elle appelle une interprétation approfondie. Pourquoi, en effet, les Turcs ont-ils « dépecé » leur ancien alphabet pour en adopter un nouveau ? La question du pourquoi est centrale, et c'est l'une des trois questions de recherche posées par Emmanuel dans l'introduction. C'est aussi sur ce point que je diverge partiellement de lui. Il admet deux explications possibles :

1. L'explication utilitaire : l'alphabet latin est bien mieux adapté au système phonétique du turc que l'écriture arabe, largement consonantique. En d'autres termes, le nouvel alphabet facilite considérablement l'instruction et l'imprimé.

2. L'explication idéologique : ses tenants soutiennent qu'une correspondance parfaite entre les phonèmes d'une langue et son système d'écriture n'est ni atteignable ni particulièrement pertinente. Typiquement, ils invoquent les cas du japonais et du chinois, où des systèmes graphiques complexes n'ont pas été abandonnés au nom de la simplicité. Dans cette perspective, un passage radical d'une écriture à une autre intervient lorsque les élites politiques adoptent une nouvelle idéologie et visent une transformation d'ensemble de la société.

Emmanuel Szurek excelle à exposer ces deux explications avec une abondance de détails. À son crédit, il refuse de trancher entre elles. Si la seconde s'est imposée dans les études turques au cours des trois dernières décennies, il nage à contre-courant en prenant la première explication – la question instrumentale – tout autant au sérieux.

Je ferai pourtant valoir une troisième motivation, dont le pouvoir explicatif est peut-être supérieur aux deux précédentes. Rappelons que la génération jeune-turque – au nombre de laquelle figurent Mustafa Kemal Atatürk et les kémalistes qui l'entourent – est devenue adulte à l'époque du haut impérialisme (*high imperialism*), des années 1880 aux années 1920. Sa socialisation politique s'est faite dans des conditions très différentes de celles qui prévalent de nos jours. C'était un monde qui comptait un nombre très limité d'États indépendants, tandis qu'une poignée de puissances européennes, auxquelles s'ajoutaient les États-Unis et le Japon, contrôlaient une large partie du globe. Des centaines de millions d'hommes et de femmes en Asie, en Afrique, dans les Amériques et en Polynésie avaient été soumises à la conquête puis à la domination des puissances européennes, américaine et japonaise. Leur expérience vécue n'était pas sans rappeler les scénarios imaginés par H. G. Wells dans *La Guerre des mondes* (1898), roman où l'humanité se trouve confrontée aux Martiens, une force écrasante par sa supériorité technologique. Les puissances coloniales semblaient inarrêtables. On ne pouvait ni leur résister par les armes ni les contenir par le droit, à une époque où le droit international ne reconnaissait pas l'égalité entre les nations. Au contraire, les pratiques de conquête et d'extraction des ressources étaient justifiées au nom d'idéaux supérieurs : la mission civilisatrice française, le fardeau de l'homme blanc britannique, le lusotropicalisme portugais ou encore la politique éthique néerlandaise.

Ceux qui étaient du côté des dominés ne tardèrent pas à s'aviser qu'un certain nombre de marqueurs qui les distinguaient de l'Occident étaient eux-mêmes devenus des signes de vulnérabilité. Dans le cas turc, c'était par exemple le fez, ou le voile féminin, ou encore diverses formes

architecturales non conformes au canon occidental : autant de fragilités qui désignaient les sociétés non occidentales comme des proies potentielles, susceptibles d'être conquises, « civilisées », progressivement mises au diapason de la modernité occidentale et, chemin faisant, dépouillées jusqu'à l'os. L'apparence, autrement dit, était devenue un enjeu de sécurité. Je crois que la romanisation de l'alphabet en Turquie se comprend au mieux dans ce cadre élargi. La Turquie offre un exemple particulièrement net de ce que l'on pourrait appeler la sécuritisation de l'alphabet, pour reprendre un terme des *Critical International Relations studies*. La célèbre photographie de Mustafa Kemal au tableau, enseignant le nouvel alphabet à son peuple, peut ainsi être lue comme un geste stratégique : largement diffusée dans la presse occidentale et abondamment reproduite, elle s'inscrivait dans une campagne officielle de relations publiques visant à signaler l'alignement de la « Turquie nouvelle » sur les normes occidentales et, ce faisant, à réduire le risque d'une agression occidentale.

La réponse qu'apporte Emmanuel Szurek à sa deuxième question de recherche – celle du comment – est irréfutable. Je n'ai rien lu de mieux sur le sujet. Sa description des processus décisionnels à Ankara est d'une surprenante minutie. Par moments, la focale s'élargit et, sur une toile plus vaste, se déploie cette belle analyse du jeu des initiatives politiques – qui agit en premier, et de quelle manière – entre Ankara, Moscou et Bakou. Puis la caméra se resserre à nouveau fortement, et l'on entre dans des descriptions des modalités d'indemnisation de la presse suite à la perte de son lectorat, ou sur la question de savoir à quelle administration reviendra la prise en charge financière des écoles de la Nation (*Millet Mektepleri*) créées pour enseigner le nouvel alphabet aux masses.

Cette attention aux détails est précieuse à deux égards. D'abord, nous ne sommes pas ici face au typique récit occidental sur la Turquie, lesté de théorie mais pauvre en substance. Oui, le livre a son lot de jargon spécialisé sur lequel vous buterez, mais – et c'est un « mais » important – l'ouvrage regorge d'articles de presse, de citations de sources primaires et secondaires, de documents d'archives, de photographies et de caricatures. Emmanuel Szurek connaît son affaire, et cela renforce considérablement la force de conviction du livre. Ensuite, cet amour du détail – du détail bureaucratique tout particulièrement – constitue un correctif salutaire à une histoire de la Turquie centrée sur le Grand Homme. Je pense qu'il conviendrait que la romanisation n'aurait pas été possible sans la détermination d'Atatürk. Mais il montre

à maintes reprises à quel point les facteurs qu'il qualifie de sociolinguistiques, métalinguistiques et périlinguistiques ont pu façonner son action, à la manière d'un Gulliver qui, un matin, s'éveille géant sur une plage du pays de Lilliput, immobilisé par un réseau d'innombrables fils minuscules et soyeux.

Emmanuel Szurek appartient à une génération globale de chercheurs qui a été entraînée à nourrir une défiance profonde – voire de l'hostilité – à l'égard de l'État-nation et du nationalisme. Entre les mains de cette génération, le travail académique est devenu un moyen de mettre au jour les problèmes du nationalisme et, ce faisant, de chercher à réparer le monde – *tikkun olam*, on dit en hébreu. Cela, je le sais de première main puisque j'appartiens à cette génération académique et que j'ai moi-même longtemps raisonné dans ce cadre, avant de m'en détacher progressivement et de finir par considérer l'État-nation – non-obstant ses graves défauts – comme une amélioration, au regard de ce qu'il était venu remplacer, du moins dans ma partie du monde : un régime ottoman fondé sur l'élitisme politique, une hiérarchie insurmontable, une authentique *société d'ordres*. Les chercheurs de ma génération, ceux qui ont choisi d'étudier la Turquie moderne, ont choisi de se concentrer sur les échecs de la République, ou plutôt sur les raisons pour lesquelles elle était vouée à échouer en tant que *yanlış cumhuriyet* – la fausse république.

Dans mes propres travaux, j'ai qualifié cette orientation de paradigme post-kémaliste au sein des études turques. À bien des égards, le travail d'Emmanuel Szurek s'inscrit dans ce paradigme. Il est, en effet, un post-kémaliste assumé. Pourtant, à d'autres égards, il ne s'y conforme pas toujours. Ainsi, dans cet ouvrage, il accorde un poids considérable à l'argument de l'utilité – ce qu'une lecture strictement post-kémaliste ferait rarement. Ailleurs, il esquisse un tableau de la Turquie des années 1920 dans lequel la « légalité républicaine » se voit accorder un rôle réel, ce qui s'écarte de la représentation post-kémaliste d'un régime quasi totalitaire. J'apprécie tout particulièrement son honnêteté intellectuelle dans le traitement des matériaux d'archives : à maintes reprises, il veille à laisser ouvertes plusieurs interprétations possibles d'un même document, plutôt que d'imposer une lecture prédéterminée. Il ne cède pas non plus à la tentation de la sélection orientée des sources. L'approche critique qu'il adopte à l'égard du nationalisme turc et de la République naissante est ainsi constamment tempérée par un attachement rigoureux aux données empiriques.

Bien des aspects de cet ouvrage appelleraient la discussion, mais mon propos n'est pas de transformer cette préface en recension. Je m'arrête donc ici, en espérant vous avoir donné un aperçu de ce qui vous attend : un livre écrit avec verve et passion, qui n'en constitue pas moins un exemple de sobriété académique.

İlker Aytürk, université de Bilkent, Ankara.

Écrire l'histoire d'un changement d'écriture

En 1928, les Turcs changent d'alphabet. Les lettres arabes qu'ils utilisaient depuis le début du second millénaire sont remplacées par une graphie à base latine. Il faut se figurer l'épaisseur sociale et matérielle du basculement. En cinq mois, la quasi-totalité des dispositifs par lesquels une société se donne à lire publiquement sont mis au rebut. S'engage un immense travail de réapprentissage, ainsi qu'une évolution des techniques corporelles et industrielles associées à une écriture qui se lit désormais de gauche à droite plutôt que de droite à gauche. Annoncée le 10 août par le président de la République, la réforme est aussitôt relayée dans la presse. Sa mise en œuvre commence presque aussitôt dans la fonction publique et dans la rue, puis, dès la rentrée (décalée d'un mois), dans les salles de classe, avant même que de faire l'objet d'une loi, le 1^{er} novembre. Le correspondant du *Temps* à Istanbul se fait l'écho de cette « révolution » :

Une telle mesure, on le conçoit, nécessite un effort immense : caractères d'imprimerie, signes télégraphiques, tout le matériel scolaire, grammaires, dictionnaires, cachets, sceaux, enseignes, écriteaux, avis, réclames, inscriptions des tramways, noms des stations, horaires, billets, tout doit être transformé¹.

À ce gigantesque événement d'écriture², ce livre pose trois questions : pourquoi les Turcs ont-ils changé d'alphabet ? comment une telle opération a-t-elle été menée ? quelles en ont été les conséquences

1. Paul Gentizon, *Mustapha Kemal, ou l'Orient en marche*, Paris, Bossard, 1929, p. 192 sq.

2. Béatrice Fraenkel, « La notion d'événement d'écriture », *Communication & langages*, n° 197, 2018, p. 35-52.

pour la société turque ? Ces questions mobilisent des façons de faire différentes, de l'histoire des savoirs et des idées linguistiques à l'anthropologie de l'écriture en passant par la sociohistoire de l'action publique.

I. LA RÉVOLUTION DE L'ALPHABET : UN LABEL POLITIQUE DANS UN PROCESSUS LINGUISTIQUE

Rien sans doute n'illustre mieux la soudaineté du changement que la juxtaposition de deux unes du *Cumhuriyet* (« La République », principal quotidien national, celles du 30 novembre et du 1^{er} décembre 1928 – date qui marque le basculement légal de la production périodique turcophone à travers tout le pays. Ci-après, à gauche (p. 20), tout ou presque est encore en caractères arabes : il n'y a guère qu'un titre en lettres latines, ainsi que quelques éléments du bandeau (le nom du rédacteur en chef, le titre d'une rubrique sur les tarifs d'abonnement) ; à droite (p. 21), la graphie sémitique a totalement disparu.

Dramatique et théâtral, l'abandon des lettres arabes est voulu tel par ses entrepreneurs, qui d'emblée le désignent sous le nom grandiloquent de « révolution de l'alphabet ». La notion relève d'abord de l'étiquetage politique, prolongeant celle de « révolution turque », autre label popularisé dès l'automne 1925 par Mustafa Kemal pour désigner la façon dont la nouvelle République – qui évolue au même moment vers un régime de parti unique – entend rompre avec « l'ancien régime » ottoman et transformer la société : sans transition.

Le changement d'alphabet participe d'un processus plus large de transformation linguistique. Il préfigure et rend possible, en effet, la « révolution de la langue ». Encore une étiquette. Employée dès 1932¹, cette dernière désigne d'abord la purge du vocabulaire, c'est-à-dire l'éviction méthodique des mots empruntés par le turc à l'arabe et au persan. L'objectif proclamé en est de « purifier » ou de « nationaliser » la variété écrite (riche en composantes arabo-persanes), mais aussi de la « populariser » en la rapprochant de la variété parlée (davantage turque sur le plan lexical autant que syntaxique) : c'est là une configuration

1. Nusret Kemal, « Dil İnkılâbı – Gençlik – Neşriyat », *Yeni Türk*, vol. 1, n° 2, 2 novembre 1932, reproduit dans Kâzım Yetiş (éd.), *Atatürk ve Türk Dili* 3, t. II., Ankara, TDK, 2005, p. 1218-1222.

sociolinguistique que, dès 1935, le professeur de turc de l'École des langues orientales, Jean Deny, qualifie de « diglossique ¹ », notion promise à une belle postérité ².

Pour remplacer les vocables arabo-persans répudiés, une Société d'étude de la langue turque est créée en 1932 : on y inventorie des mots turciques ³ issus de divers dialectes anatoliens ou de traditions écrites ; on fabrique des néologismes à partir de racines turkes ou présumées telles ; on publie des dictionnaires de poche ottoman-turc et turc-ottoman « bilingues » ; on purge enfin les terminologies savantes, les vocables d'origine européenne – française particulièrement – étant toutefois épargnés. Lexical, le bouleversement est également grammatical : changer d'alphabet et de vocabulaire rend possible la suppression des structures syntaxiques et morpho-syntaxiques que les lettrés turcophones avaient empruntées depuis des siècles à l'arabe et au persan. En octobre 1928, alors que l'effacement des signes arabes bat son plein, l'un des créateurs du nouvel alphabet, le journaliste Falih Rıfkı [Atay ⁴], en appelle ainsi à manifester dans ce domaine « le fanatisme le plus violent » : « C'est par les suffixes turcs et les règles de grammaire turques, plus encore que par les mots turcs-purs, que nous entrerons dans le turc-pur ⁵. »

En résumé, plutôt qu'un habit interchangeable – la métaphore n'est pas rare –, l'alphabet est partie intégrante d'un système : en changer, c'est bouleverser la totalité. Le passage d'une graphie à l'autre rend à terme possible une entreprise de (re)dictionnarisation et même de (re)grammatisation de la langue, c'est-à-dire de « mise en dictionnaire » et de « mise en grammaire » de la langue. Si bien que, dans la littérature savante, la notion de révolution de la langue s'est élargie pour désigner un processus qui, bien souvent, englobe la romanisation de 1928, les

1. Jean Deny, « La réforme actuelle de la langue turque », *En terre d'Islam*, 10^e année, n° 10, 1935, p. 223-247 : 230.

2. Marc Aymes, « La tâche de l'interprète : lectures d'une épître de fête, où l'on voit l'histoire de la langue racontée, de façon pour le moins inhabituelle, aux petits comme aux grands », *EJTS*, 40, 2025.

3. Le turc est une langue turke (ou turcique) ; les Turcs de Turquie font partie des groupes ethniquement ou culturellement turks (ou turciques), répandus à travers l'Eurasie. Sur la généalogie politique et intellectuelle de cette distinction, voir Emmanuel Szurek, « Épistémologie de la turcologie », *EJTS*, n° 24, 2017.

4. Les noms placés entre crochets désignent les patronymes portés par les intéressés à l'état civil après l'adoption de la réforme des noms de famille en 1934.

5. Falih Rıfkı [Atay], « Öz türkçe », *Türk Yurdu*, vol. 2/22, n° 10/204, octobre 1928, reproduit dans Kâzım Yetiş, *Atatürk ve Türk Dili 3*, op. cit., p. 967-969 : 969.

Cumhuriyet, les uns du 30 novembre et du 1^{er} décembre 1928

Abone serahı

Yıllık 1700 - 3000
Aylık 170 - 300
Yıllık 1700 - 3000
Aylık 170 - 300

Bas Muharriri: Yunus Nadi

Yıllık 1700 - 3000
Aylık 170 - 300
Yıllık 1700 - 3000
Aylık 170 - 300

Yazın

Yıllık 1700 - 3000
Aylık 170 - 300
Yıllık 1700 - 3000
Aylık 170 - 300

بو كور عىب حرقىل نىك سولك كورلىد

يارىنىدە ايتىلار غىزىلنى مىزىلەر ناما يار اوردا

غزىنى مىزىلەندە، جالار يىزىلەندە جالاقىدەر

يارىنى سىخەننى چوقىقەنى چىكىدەر

جەمھورىيە

عرب مىزىلەندە تورك مىزىلەندە دودەلە يار اوردا

زەمىنىت مىزىلەندە

زەمىنىت مىزىلەندە

يارىنىدە ايتىلار

يارىنىدە ايتىلار

زەمىنىت مىزىلەندە

زەمىنىت مىزىلەندە

زەمىنىت مىزىلەندە

زەمىنىت مىزىلەندە

نقارە قىزىلەندە

نقارە قىزىلەندە

نقارە قىزىلەندە

نقارە قىزىلەندە

نقارە قىزىلەندە

نقارە قىزىلەندە

نقارە قىزىلەندە

نقارە قىزىلەندە

نقارە قىزىلەندە

نقارە قىزىلەندە

نقارە قىزىلەندە

نقارە قىزىلەندە

نقارە قىزىلەندە

نقارە قىزىلەندە

نقارە قىزىلەندە

نقارە قىزىلەندە

نقارە قىزىلەندە

نقارە قىزىلەندە

نقارە قىزىلەندە

نقارە قىزىلەندە

نقارە قىزىلەندە

نقارە قىزىلەندە

نقارە قىزىلەندە

نقارە قىزىلەندە

[illegible]

purges lexicales et grammaticales des années 1930 et 1940, et même de nouvelles vagues d'épuration terminologique menées au cours des années 1960 et 1970¹. De cette révolution au long cours, on s'est beaucoup appliqué à pointer les défaillances scientifiques, notamment étymologiques, en les imputant à des réformateurs qui étaient rarement linguistes. « Catastrophique » ou non², le résultat est une langue *radicalement* – dans tous les sens du terme – différente, à l'écrit, de ce qu'elle était un demi-siècle auparavant : l'objet de ce livre en est l'acte inaugural.

II. LA MISSION ROMANISATRICE

Parler de politique linguistique ne suffit pas. On peut lui préférer, avec Louis Guespin et Jean-Baptiste Marcellesi, celle de glottopolitique, un terme qui entend resituer le dirigisme linguistique dans un cadre social élargi³. L'année 1928 apparaît en effet comme le point de cristallisation d'une reconfiguration en profondeur d'un ordre post-ottoman, social et politique autant que linguistique, sous l'effet d'une multitude de facteurs. Ces facteurs, il revient à l'historien de les distinguer et d'en observer les interactions.

Quelques précisions conceptuelles s'imposent. Plutôt que de latinisation, il sera question de romanisation, notion qui, selon Jean-Michel David, « présente un avantage, celui d'être ambiguë ». Pour cet historien de la République romaine, romaniser, c'était rendre Romain, au sens civique autant que culturel⁴. Appliquée à la Turquie, et singulièrement à Constantinople – la « seconde Rome » –, la notion évoque également tout un imaginaire historique – la prise de la ville par les Francs lors de

1. Voir *inter alia* Tahsin Yücel, *Dil Devrimi ve Sonuçları*, İstanbul, İyi İşler, 1996 [1982] ; Berke Vardar, « Les zones de l'innovation terminologique. Observation sur le modèle turc », *La Linguistique*, vol. 21, n° 1, 1985, p. 297-308 ; Seran Doğançay-Aktuna, « Language Planning in Turkey : Yesterday and Today », *International Journal of the Sociology of Language*, n° 165, 2004, p. 5-32.

2. Geoffrey Lewis, *The Turkish Language Reform : A Catastrophic Success*, Oxford, Oxford University Press, 1999.

3. Louis Guespin et Jean-Baptiste Marcellesi, « Pour la glottopolitique », *Langages*, n° 83, 1986, p. 5-34. Voir, également, Robert Cooper, *Language Planning and Social Change*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989, p. 177.

4. Jean-Michel David, *La romanisation de l'Italie*, Paris, Aubier, 1994, p. 7.

la quatrième croisade (1204) – et même métahistorique – la contention médiévale et moderne de l'Islam et de la Chrétienté. La charge symbolique fut d'ailleurs réactivée tant par l'appel au djihad des autorités ottomanes, en novembre 1914, que par le chef de l'armée d'Orient, le Français Louis Franchet d'Espèrey, qui inaugura l'occupation alliée de la capitale ottomane, en février 1919, par une entrée solennelle, « tel un proconsul romain » juché sur son cheval blanc – ainsi le veut le mythe¹ –, réparant l'affront de 1453. Il n'est en rien anodin que, cinq ans après le départ des dernières troupes européennes d'Istanbul – qui avaient hérissé la ville de panneaux en lettres latines –, la Turquie fasse sienne « l'alphabet des infidèles² ». Centre intellectuel du pays, foyer de la culture calligraphique et imprimée, l'ancienne capitale impériale sera, en 1928, le principal terrain de la « mobilisation pour l'alphabet », autre appellation martiale que ses hérauts donnent au basculement scriptural.

Le mot « romanisation » offre un autre intérêt : il connote des circulations savantes et missionnaires – jésuites, franciscaines, protestantes – qui trouvent leur origine dans la « première » et surtout la « seconde » modernités. Pour les Européens, le recours à la graphie latine pour transcrire les langues et les noms d'Asie, d'Afrique et jusque dans l'Amérique dite, elle aussi, latine, est une modalité d'appropriation du monde autant qu'un support d'évangélisation³. En 1853, Max Müller, l'indianiste et comparatiste d'Oxford, consacre une brochure de cinquante pages à la justification d'un *Missionary Alphabet* destiné aux langues « aryennes, sémitiques et touraniennes » ; il appelle même l'East India Company à romaniser sans tarder les langues du sous-continent :

ce qui pourrait être fait en Inde, peut-être même dès à présent, ce serait de remplacer les divers alphabets indigènes par des lettres romaines. Les personnes en Inde qui savent écrire sont précisément celles qui sont le plus ouvertes à l'influence du gouvernement. Si l'alphabet romain était enseigné dans les écoles de village [...] ;

1. Edhem Eldem, « De quelle couleur était le cheval blanc de Franchet d'Espèrey ? », dans Véronique Schiltz (dir.), *De Samarcande à Istanbul : étapes orientales*, Paris, CNRS, 2015, p. 285-301, ici p. 295.

2. Frances Trix, « The Stamboul Alphabet of Shemseddin Sami Bey : Precursor to Turkish Script Reform », *IJMES*, vol. 31, n° 2, 1999, p. 255-272.

3. Thị Kiều Ly Phạm, *Histoire de l'écriture romanisée du vietnamien (1615-1919)*, Paris, Les Indes savantes, 2022 ; Capucine Boidin, « Sources en langues générales amérindiennes (Amérique latine) », dans Nathalie Kouamé, Éric P. Meyer et Anne Viguier (dir.), *Encyclopédie des historiographies. Afriques, Amériques, Asies. Sources et genres historiques*, vol. 1, t. 2, Paris, Inalco, 2020, p. 1652-1665 ; Emanuele Raini, « The Romanization of Chinese Toponyms », dans *Regnum Chinae*, Leyde, Brill, 2022, p. 148-164 ; Helma Pasch, « Competing Scripts : The Introduction of the Roman Alphabet in Africa », *International Journal of the Sociology of Language*, n° 191, 2008, p. 65-109.

si tous les documents officiels, quelle que soit la langue, devaient être transcrits en lettres romaines pour avoir valeur légale ; si le gouvernement publiait toutes les lois et proclamations transcrites en caractères romains, et si les missionnaires faisaient de même avec leurs traductions de la Bible et les autres ouvrages publiés dans les différents dialectes de l'Inde, je pense que nous pourrions voir de notre vivant un seul alphabet utilisé depuis les « neiges » jusqu'à Ceylan¹.

La tradition romanisatrice française offre un visage plus séculier mais non moins missionnaire. Le projet visant à « l'universalisation de l'alphabet romain² » est porté par le comte de Volney, héritier des Lumières et de la révolution française (*Simplification des langues orientales*, 1795). Vingt ans après l'expédition d'Égypte, le discours que l'orientaliste tient dans son *Alphabet européen appliqué aux langues asiatiques* (1819) assume une tonalité prophétique non dénuée d'accents coloniaux :

le jour où les hommes d'Europe traduiront facilement leurs idées dans les langues d'Asie, ils acquerront partout en cette contrée, une supériorité décidée sur les indigènes en tout genre d'affaires : ceux-ci, étonnés d'entendre leurs langues parlées plus purement, lues plus couramment, écrites, apprises plus promptement par des étrangers que par eux-mêmes, voudront connaître l'instrument mécanique de ce singulier phénomène : ils finiront par discuter, étudier notre nouvel Alfabet Européen : la génération vieillie le repoussera ; la génération naissante l'adoptera : il se formera un schisme salutaire, et de ce moment commencera pour l'Asie une grande et heureuse révolution morale, seule capable de la régénérer³...

L'idée est poursuivie tout au long du XIX^e siècle par des savants européens. C'est notamment l'une des principales espérances du premier congrès des orientalistes, qui se tient à la Sorbonne en septembre 1873, où l'on croit déjà pouvoir annoncer en fanfare que le Japon va franchir le pas. Qu'en août 1928, l'ambassadeur de France en Turquie, Charles de Chambrun, ait songé à faire attribuer le prix Volney de l'Académie des inscriptions et belles-lettres à Mustafa Kemal dit quelque chose de la généalogie de cette cosmopolitique eurocentrique⁴. Que l'idée fût en réalité venue d'un journaliste turc atteste, surtout, l'attrait que ce grand récit aura pu exercer auprès d'une fraction de l'élite ottomane, puis turque, dont les représentants les plus

1. Friedrich Max Müller, *Proposals for a Missionary Alphabet ; submitted to the Alphabetical Conferences held at the residence of Chevalier Bunsen in January 1854*, Londres, A. et G. A. Spottiswoode, 1854, p. 49 sq.

2. Antoine Lilti, « “Et la civilisation deviendra générale” : L'Europe de Volney ou l'orientalisme à l'épreuve de la Révolution », *La Révolution française*, 2011 [en ligne].

3. Constantin-François Chassebœuf de la Giraudais, Volney, *L'alphabet européen appliqué aux langues asiatiques, ouvrage élémentaire utile à tout voyageur en Asie*, Paris, Firmin Didot, 1819, p. XVI.

4. Voir le chapitre 2.

en vue se donnaient dès le début du siècle le nom d'« occidentalistes » (*Garbalar*¹).

Plus que de long discours, l'image ci-après illustre ce désir d'Occident qui inspire la réforme. Sous le titre *Alphabet et lecture cinématiques*, ce qui signifie probablement « illustrés », le pédagogue francophone Midhat Sadullah a réutilisé pour la couverture de cet abécédaire une image d'un album de Bécassine, dans un décor des plus bretons – hortensias, château et toit en ardoise. La coexistence des deux écritures date l'ouvrage de la période que sépare l'annonce officielle de la réforme (août 1928) de la proscription définitive des signes arabes (1^{er} janvier 1929).

III. UNE APPROCHE HISTORIENNE DU PHONOCENTRISME

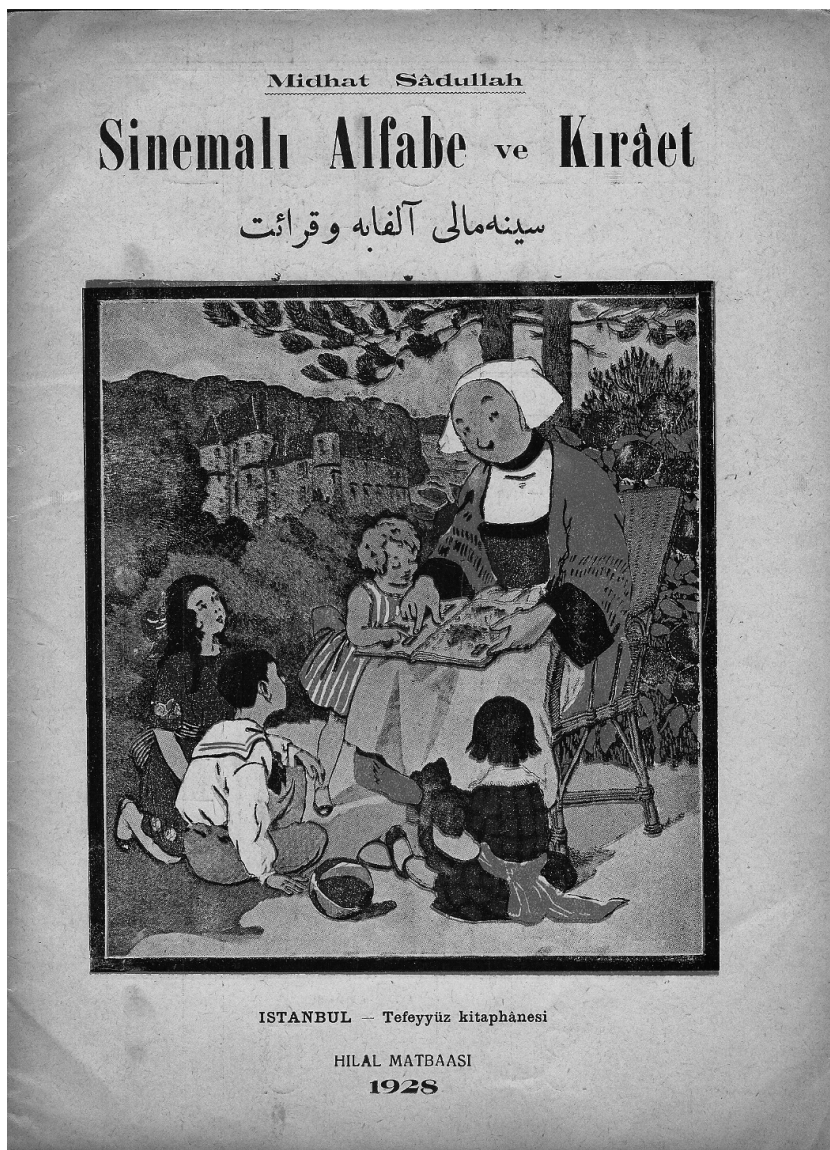
J'emprunte à la spécialiste de littérature comparée Nergis Ertürk la notion de phonocentrisme, que je réinvestis en historien². J'entends par là l'attention que les lettrés européens du XIX^e siècle, ottomans inclus, portent à la langue parlée dans la codification de la langue écrite. Les historiens du nationalisme ont identifié de longue date une curiosité nouvelle, manifeste dès la fin du XVIII^e siècle, vis-à-vis des « traditions populaires », entendues comme autant de gisements culturels dans lesquels divers entrepreneurs politiques viennent puiser le répertoire symbolique des formations nationales en gestation³. On peut d'autre part rattacher le phénomène phonocentrique à l'histoire des savoirs, et en voir la cristallisation dans l'autonomisation, pérenne ou éphémère, de nouvelles sciences de l'oralité, comme le folklore, la dialectologie puis, au XX^e siècle, la sociolinguistique. Ce tropisme se manifeste encore dans le glissement d'un orientalisme de chaire, sédentaire, centré sur l'étude des « grands textes », vers un orientalisme cinétique, voire

1. M. Şükrü Hanioglu, « Garbılar : Their Attitudes toward Religion and Their Impact on the Official Ideology of the Turkish Republic », *Studia Islamica*, n° 86, 1997, p. 133-158.

2. Nergis Ertürk, *Grammatology and Literary Modernity in Turkey*, Oxford-New York, Oxford University Press, 2011, p. 3-28.

3. Benedict Anderson, *L'imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Pierre-Emmanuel Dauzat (trad.), Paris, La Découverte, 2002 (1983) ; Ernest Gellner, *Nations et nationalisme*, Bénédicte Pineau (trad.), Paris, Payot, 1989 (1983) ; Eric Hobsbawm, et Terence Ranger, *L'invention de la tradition*, Christine Vivier (trad.), Paris, Amsterdam, 2012 (1983) ; Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales. Europe XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, Seuil, 2001 (1999).

Bécassine instruit la jeunesse turque (Midhat Sadullah, *Sinemalı Alfabe ve Kırâet*,
Istanbul, Hilal Matbaası, 1928)



ethnographique, associant la collecte des parlers à la fréquentation des « locuteurs indigènes », souvent en contexte colonial, mais pas seulement ¹.

S'agissant des mondes turks, ce mouvement s'articule à l'émergence, dans les années 1860, d'un nouveau champ de savoir, la turcologie. Sans jamais se détourner de l'écrit, cette « science du fait turk » accordera une place croissante à la littérature orale comme à la variation dialectale, et nourrira bientôt l'imaginaire du *turquisme*, terme par lequel on désigne l'imaginaire national turc tel qu'il émerge dans les empires ottoman et russe à la même époque. En ce sens, le phonocentrisme est un turcocentrisme. Cela étant dit, dans le climat à la fois ottomaniste et panislamiste qui marque le règne autoritaire du sultan Abdulhamid II (1876-1909), l'idée même de turcité ne peut guère être formulée qu'en termes ethniques, historiques et linguistiques : en un mot, culturels ; il faudra la révolution jeune-turque de 1908 pour qu'elle puisse se traduire dans le vocabulaire de la souveraineté politique ².

L'intérêt tendanciel porté par certains réformateurs ottomans, à partir des années 1850, au turc parlé comme point de référence de la construction de la norme linguistique rompt avec une « raison graphique ³ » qu'on pourrait, à l'inverse, appeler *scripturalocentrique*, c'est-à-dire relativement autonomisée de la langue parlée. Le cas ottoman n'est pas unique. Dans la Chine de la fin des Qing (fin XIX^e-début XX^e siècle), les observateurs décrivent une unité graphique assurée par les caractères logographiques coexistant avec une fragmentation extrême des parlers, au point que des locuteurs de régions voisines peinent à communiquer autrement que par écrit. Là encore, c'est au XIX^e siècle, sous l'effet conjoint des savoirs philologiques européens et des entreprises missionnaires, que cette configuration est qualifiée de « problème linguistique », l'absence d'idiome « national » unifié, au sens

1. Michel Tardieu, « Le collectage de la tradition orale du Tūr 'Abdīn par Prym et Socin (1869) », dans Sophie Basch et al. (dir.), *L'orientalisme, les orientalistes et l'Empire ottoman, de la fin du XVIII^e siècle à la fin du XIX^e siècle*, Paris, AIBL, 2011, p. 11-28 ; Cécile Van den Avenne, *De la bouche même des indigènes. Échanges linguistiques en Afrique coloniale*, Paris, Vendémiaire, 2017 ; Marie Bossaert, Caroline Émin et Augustin Jomier, « La dialectologie aux colonies : l'École d'Alger et l'étude des parlers du Maghreb (1880-1910) », dans Marie Bossaert, Augustin Jomier et Emmanuel Szurek (dir.), *L'orientalisme en train de se faire*, Paris, EHESS, 2024, p. 321-350.

2. Hüseyin Sadoğlu, *Türkiye'de Ulusçuluk ve Dil Politikaları*, Istanbul, Bilgi Üniversitesi, 2003, p. 90-106.

3. Jack Goody, *La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, trad. de l'anglais et présenté par Jean Bazin et Alban Bensa, Paris, Minuit, 1986.

phonique, devenant la marque d'un retard civilisationnel¹. Dans le cas turco-ottoman, la césure écrit/oral s'explique par des raisons politiques – la forme impériale –, culturelles – le prestige de l'arabe dans un espace à référence islamique –, sociales – les profits de distinction associés à la maîtrise de la variété haute –, et intralinguistiques – l'hétérogénéité phonologique, lexicale et morphosyntaxique du turc vis-à-vis du persan et plus encore de l'arabe. C'est cette architecture linguistique que « la modernité », entendue comme ensemble de normativités littéraires et déploiement à l'échelle globale de nouvelles infrastructures techniques et économiques, vient percuter vers le milieu du XIX^e siècle.

Sur le plan littéraire, le phonocentrisme se traduit par l'admission à la dignité de l'écrit de genres oralisés – romanesque, dramatique –, laquelle a son corollaire sociologique, à travers l'émergence d'une bourgeoisie musulmane turcophone portée par la « modernisation » de l'État ottoman, citadine et capacitaire – des ingénieurs, médecins, militaires, journalistes, la plupart fonctionnaires –, lectrice de journaux, de romans en feuilletons et amatrice de pièces de théâtre. Au registre infrastructurel, la romanisation/phonocentrisation du monde procède de la globalisation technologique. L'écriture même est, pour reprendre une formule de Jack Goody, une technologie de l'intellect. Ainsi faut-il comprendre la quête (européenne) d'un alphabet (latin) phonétique international (API) – un son pour un signe, un signe pour un son –, qui s'accélère dans les années 1840 pour aboutir à une première version internationalisée en 1888². Dès les années 1850, la même vigilance phonologique inspire les réformateurs ottomans, soucieux de mieux adapter la graphie arabo-persane à la prononciation du turc. Dans le même temps, ils amorcent un processus de grammatisation de « l'ottoman », ainsi qu'ils nomment leur langue, et de différenciation de ce qui, en son sein, relève du turc, de l'arabe et du persan. D'accès un peu plus ardu que les cinq suivants, le premier chapitre de cet ouvrage analyse ce phénomène : une *révolution métalinguistique* ottomane – un nouveau rapport à la langue – aura précédé et rendu possibles les « révolutions » alphabétique et linguistique de l'ère républicaine.

D'autres infrastructures viennent exercer une pression homologue sur les subjectivités linguistiques ottomanes. Il sera question dans ce

1. Gina Anne Tam, *Dialect and Nationalism in China, 1860-1960*, Cambridge, Cambridge University Press, 2020, p. 35-71.

2. Claudia Schweitzer, Christelle Dodane et Jan Lazar, « L'histoire des alphabets phonétiques du XVIII^e siècle jusqu'à l'API », dans *Actes des XXXIX^e Journées d'Études sur la Parole (JEP 2018)*, Aix-en-Provence, 4-8 juin 2018 [en ligne].

livre de la presse privée, qui émerge dans les années 1860. De la télégraphie également, dont l'usage se diffuse au même moment : tout comme l'API, le code Morse international est indexé sur l'alphabet latin ; dès lors, ce dernier est potentiellement investi, aux yeux des élites vernaculaires autant qu'occidentales, du charisme d'une modernité câblée et électrique. Si les partisans proclamés de la romanisation se comptent sur les doigts d'une seule main parmi les locuteurs natifs jusqu'en 1908, l'usage de l'instrument télégraphique, de même que la pratique banalisée des langues européennes – le français encore une fois – font d'une partie des élites ottomanes les vecteurs d'une romanisation silencieuse, praxique et d'autant plus « involontaire » qu'elle est jugée politiquement inopportune et islamiquement indésirable. De même, la machine à écrire, dont l'usage se diffuse en Occident depuis la fin du XIX^e siècle, constitue un objet d'autant plus désirable parmi les modernistes turcs qu'elle demeure longtemps, au-delà de quelques prototypes, difficilement adaptable aux langues notées en caractères arabes, en raison de la cursivité de cette écriture et des variations de forme que prennent les caractères selon leur position dans le mot ¹.

IV. PLAIDOYER POUR L'HISTOIRE LINGUISTIQUE

Avant la Turquie, c'est en Azerbaïdjan que cette tension phonocentrique se cristallise. Dès 1922, les dirigeants de Bakou engagent la romanisation du turk azéri, avant que la mesure ne soit brutalement élargie à la totalité des langues « allogènes » de l'Eurasie soviétique à la fin de la décennie. De part et d'autre du Caucase, sous la plume des communistes azerbaïdjanais et russes comme sous celle des kémalistes turcs ², c'est la même réponse à la pression d'outils qui, pour être globalisés, n'en sont pas moins eurocentriques, c'est-à-dire « romanocentriques » ; ce sont aussi les mêmes promesses d'« éradiquer l'ignorance » et de faire

1. Hannah Scott Deuchar, « A Case of Multiple Identities : Uncanny Histories of the Arabic Typewriter », *IJMES*, vol. 55, n° 2, 2023, p. 238-259.

2. Je ferai dans ce livre un usage parcimonieux de l'adjectif *kémaliste*, commode pour désigner le groupe aux commandes de l'État mais non dénué d'accents hagiographiques, le récit officiel turc ramenant volontiers l'histoire de la société turque de l'entre-deux-guerres aux *res gestae* du « grand homme ». Voir Nathalie Clayer, Fabio Giomi et Emmanuel Szurek, « Transnationalizing Kemalism : a Refractive Relationship », dans *Kemalism. Transnational Politics in a Post-Ottoman World*, Londres-New York, I. B. Tauris, 2019, p. 1-37 : 3-5.

entrer les masses – ici le prolétariat, là la nation – dans « la civilisation ». Cette convergence orientaliste et millénariste rappelle le poids des facteurs idéologiques et identitaires dès lors qu'il est question de langues.

Le cas chinois, déjà évoqué, atteste toutefois que la romanisation n'implique pas forcément l'abandon de l'écriture vernaculaire. La codification du pinyin en 1958 institue un système de transcription en caractères latins destiné à accompagner la standardisation et la diffusion pédagogique du chinois : on peut parler ici de romanisation fonctionnelle, l'alphabet latin demeurant un auxiliaire des idéogrammes¹. Le cas turc relève au contraire d'une romanisation intégrale, qui emporte à terme l'ensemble des usages de l'écrit. Il peut à la fois se lire en termes d'*européanisation radicale* – évitons le terme, aisément normatif, d'occidentalisation – et de *mécanisation de la langue*, par exemple à travers la pratique de la machine à écrire, cette « presse à imprimer en miniature² » dont l'usage explose après 1928.

Si elle n'est pas un cas unique, la réforme turque rend ainsi observables, par sa densité même, des causalités à la fois concaténées et hétérogènes, qui travaillent les langues et les sociétés non-européennes : idéologies langagières et politiques, mutations sociolinguistiques, pressions des infrastructures aussi bien que des rapports de force internationaux, géopolitiques et économiques. On ne saurait, à cet égard, sous-estimer l'emprise quotidienne, matérielle autant qu'intellectuelle, qu'exercent jour après jour sur le sens pratique et cognitif des individus des millions d'artefacts exportés d'Europe. Sous l'étendard de l'histoire linguistique³, ce livre propose de saisir la romanisation en Turquie comme le point de convergence de plusieurs dynamiques : *linguistiques*, tenant aux propriétés « systémiques » de chaque langue, saisie dans son idiosyncrasie ; *sociolinguistiques*, relatives à la distribution sociale de ses usages ; *métalinguistiques*, renvoyant aux savoirs, aux croyances et aux idéologies qui la prennent pour objet ; *pérlinguistiques*, enfin, terme par

1. Hilary Chappell, « The Romanization Debate », *The Australian Journal of Chinese Affairs*, n° 4, 1980, p. 105-118.

2. Friedrich Kittler, *Gramophone, Film, Typewriter*, trad. Frédérique Vargoz, Dijon, Les Presses du Réel, 2018 (1986), p. 374.

3. On peut ranger sous ce label divers travaux parus depuis vingt ans : Peter Burke, *Languages and Communities in Early Modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004 ; Jocelyne Dakhlia, *Lingua franca*, Arles, Actes Sud, 2008 ; Benoît Grévin, *Le parchemin des cieux. Essai sur le Moyen Âge du langage*, Paris, Seuil, 2012 ; Georg Kremnitz (dir.), *Histoire sociale des langues de France*, Rennes, PUR, 2013 ; Cécile Van den Avenne, *De la bouche même des indigènes, op. cit.* ; Olivier Bouquet, *Quand les Ottomans firent le point. Histoire graphique, technique et linguistique de la ponctuation turque ottomane*, Turnhout, Brepols, 2019.

lequel j'entends tout ce qui vient matériellement peser sur les usages et les subjectivités linguistiques, qu'il s'agisse d'instruments de communication ou d'artefacts quotidiens, en tant qu'ils sont façonnés par des rapports de force internationaux.

L'enjeu de l'histoire linguistique est alors d'observer comment ces dynamiques interagissent, voire se renforcent mutuellement. Appliquée au changement d'alphabet, une telle perspective me conduira à nuancer l'image léguée par l'historiographie d'une mesure frappée au coin de la « volonté de fer » de Mustafa Kemal. Il ne s'agira pas de nier le rôle joué par le chef de l'État mais de ressaisir, dans sa résolution même, la poussée de forces plus profondes qui traversent la société et trouvent en lui, dans un moment tellurique, une médiation politique.

V. LA RAGE ET LE TOTEM

C'est d'abord par sa brutalité que le cas turc est saillant. L'application de l'alphabet latin décidée par les communistes azerbaïdjanais et russes s'étale sur sept ans (1922-1929). Le gouvernement d'Ankara fait basculer en cinq mois, entre août 1928 et janvier 1929, l'espace public et publié d'une écriture à une autre, sans qu'il y ait d'oscillation, comme c'est le cas du turk azerbaïdjanais qui passe des caractères arabes aux latins très progressivement, au cours des années 1920, avant de basculer dans la graphie cyrillique à partir de 1939, puis de revenir aux lettres latines (mais non les mêmes que dans les années 1920) après la chute du mur de Berlin¹. Surtout, la réforme turque intervient dans une société post-impériale, aux dépens d'une classe lettrée héritière de vastes corpus écrits, littéraires et judiciaires, siège du califat jusqu'en 1924. Sa portée symbolique s'en trouve démultipliée, avec des résonances stupéfiées ou admiratives dans le monde musulman, et bien au-delà.

Pendant quelques mois, les signes arabes sont méthodiquement effacés comme autant de traces d'un Orient à conjurer. Dans les rues d'Istanbul, des agents font la police des caractères, distribuant amendes et coups de peinture dans les échoppes retardataires. C'est une gigantesque *damnatio memoriae* : sur les bâtiments publics, on décroche ou on

1. Ayça Ergun, « Politics of Romanization in Azerbaijan (1921-1992) », *JRAS*, 3^e série, 20, n° 1, 2010, p. 33-48.